

LA NUIT APOSTOLIQUE

Avancer comme Abraham dans le silence et la solitude de la nuit.

par le Père Antonio Furioli m.c.c.j.

Prolégomènes

La lumière inonde tout être vivant de vie, faisant de lui ce qu'il est réellement, c'est-à-dire une personne qui se perçoit et perçoit ses semblables comme existants, conscients, libres, intelligents, capables de relations interpersonnelles, etc. La lumière est synonyme de connaissance, de familiarité, de fiabilité, d'harmonie, d'unité, de confiance, de transparence, de simplicité, etc., tandis que les ténèbres sont l'équivalent du mystère, de la peur, du manque de fiabilité, du mensonge, de la séparation, de l'isolement, de l'ignorance, du rejet, etc.

Le Hadès grec (Αἴδης), les Enfers des Romains (du latin inferus " qui se trouve en dessous "), le Valhalla (ou Walhalla et Valhöll) de la mythologie nordique des Vikings et autres peuples scandinaves, le Scheol juif (שאול) ou l'Inferno chrétien (du latin infernus, qui signifie "lieu inférieur", "inférieur"), sont le lieu des ténèbres denses et impénétrables, une épaisse couverture de ténèbres pérennes et hostiles. "La terre était informe et déserte, et les ténèbres couvraient l'abîme." (Gn 1, 2). Les ténèbres sont la négation de la lumière ; ce n'est pas pour rien que le premier acte de la création a donné naissance à la lumière : "Que la lumière soit ! Et il y eut de la lumière." (Gn. 1, 3). Dans le Scheol, une solitude glaciale sépare l'être et le cristallise à jamais, dans sa pauvreté inexorable, où le regard de personne ne croisera jamais celui d'un autre, comme dans un instantané volé furtivement à la vie de l'homme ou dans un cadre qui dure le temps d'un clignement d'œil. C'est le lieu du solipsisme irréversible et exaspéré ou de l'éternelle incapacité de relation, de communion et de solidarité.

On en trouve également des témoignages importants dans la Bible : "Ils habitaient les ténèbres et l'ombre de la mort" (Ps 107, 10), notamment dans l'expérience intimement lacérée de Job, le premier mystique préchrétien de la nuit noire du croyant : "Avant que je ne m'en aille, sans retour, au pays des ténèbres et de l'ombre de la mort, pays de l'obscurité et du désordre, où la lumière est comme l'obscurité" (Job 10, 21-22), ou des grands priants d'Israël : "Tu as chassé mes amis et mes connaissances ; seules les ténèbres sont mes compagnes" (Psaume 87, 19).

Lumière et obscurité dans le lexique métaphorique

"Dieu a dit : "Que la lumière soit !". Et il y eut de la lumière. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres et appela les ténèbres nuit." (Gen 1,3-5). La nuit est une réalité méconnue et totalement étrangère à l'Hexaméron. Les ténèbres et la nuit noire n'ont été ni créées ni voulues par Dieu, car elles sont le symbole du mal, de l'inconnu. Elles sont un avortement de l'acte créatif et inventif de Dieu. Elles ne sont pas ses créatures, elles ne participent pas à la plénitude de son Être passionné pour l'homme. "Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et déserte, les ténèbres couvraient l'abîme, et l'esprit de Dieu était sur les eaux" (Genèse 1,1-2), où "ténèbres" et "abîme" sont deux entités négatives, qui s'attirent et se repoussent en même temps. Selon la dictée de la Genèse, les ténèbres semblent presque préexister à l'action créatrice et ordonnatrice du Pantocrator. Elles sont le symbole du chaos primitif qui règne sur toute la création, une réalité subversive qui s'oppose à l'ordre harmonieux, qui dispose chaque chose à la place que lui a assignée son Ordonnateur suprême. La nuit et son épais brouillard sont le signe de l'inexistant, du

néant "séparé" du tout, incapable d'insuffler la chaleur naturelle de la Vie, qui, dans sa plénitude turgescente, palpite en Dieu comme à partir de sa source inépuisable. Les ténèbres sont le symbole de la vacuité, de la confusion, de ce qui est amorphe, un morceau difforme non désiré par le Créateur suprême, par le Pantocrator providentiel du cosmos. Les ténèbres communiquent l'idée de quelque chose qui se trame en secret, tout cela au détriment de l'innocent, du sans défense, du fragile,... un symbole de silence ainsi que d'incapacité relationnelle : " la lumière brille dans l'obscurité, mais l'obscurité ne l'a pas reçue ". (Jn 1, 5). Le matin et le soir délimitent et contiennent la succession pressante des événements de la création : "Il y eut un soir et il y eut un matin, le premier jour" (Jn 1, 5) ; ils désignent la progression eurythmique et ingénieuse de l'action créatrice de Dieu. Quand la nuit s'achève et s'éclipse paresseusement et malgré elle dans la torpeur perfide du sommeil, le matin se réveille vigoureux, sûr de lui, inaugurant son activité fébrile innée. La nuit, même si elle n'est que la puissance naissante des ténèbres, est néanmoins incapable de lui opposer une résistance significative et durable. La nuit cynique et moqueuse, au sens johannique du terme (cf. Jn 1, 4-9), n'apparaît qu'à la chute et, depuis lors, sa poursuite de l'homme de plus en plus traqué est continue et imparable. Jwhw est le Theos Kyrios (Θεός Κύριος) Dieu Seigneur du matin, le maître incontesté de la lumière pure, limpide et adamantine "Vraie Lumière qui éclaire tout homme" (Jn 1,9), tandis que Satan est le prince des ténèbres et de l'occulte, car il est comploté en secret. Satan est incapable de communier par sa nature même. "Quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ?" (2 Cor. 6, 14), ainsi un grand scrutateur et expert des Textes Sacrés d'Israël, Paul de Tarse, un visiteur fréquent de Gamalièle, un célèbre érudit de la Torah (תורה), s'interroge avec indignation dans sa recherche continue du sens.

La nuit n'est pas simplement l'absence de lumière. Les psychiatres savent par expérience que toute forme de "passivité", même apparente, cache une résistance sourde mais tenace à la communicabilité. L'obscurité dont il est question dans ce contexte est une fuite désespérée à l'intérieur d'elle-même comme dans un labyrinthe inextricable, incapable d'échapper à la lumière et de se cacher, elle se couvre d'une obscurité coupable, manifestant une attitude démoniaque et pleinement consciente de son déni ou de son refus répété de s'ouvrir, de faire connaître un secret gardé honteusement caché : "L'obscurité a aveuglé ses yeux. (1 Jn 2, 11)

Lors de la dernière Cène, la chambre haute ou supérieure (cf. Mc 14,15 ; Lc 22,12) où Jésus a institué l'Eucharistie était remplie de lumière. C'est précisément à cette occasion que Satan est entré en Judas (cf. Lc 22, 3) ; à partir de ce moment, Judas ne pouvait plus rester immergé dans l'éclat éblouissant de la lumière : " Et ayant pris le morceau, il sortit aussitôt. Et il faisait nuit" (Jn 13, 30). La nuit noire le reçoit parce que Satan s'est déjà glissé en lui pour prendre possession de lui. Les ténèbres denses de l'horrible nuit du mal ont avalé Judas avec avidité sans le rendre, devenant complices de son tragique secret de vouloir trahir le Fils de l'homme (cf. Lc 22, 6. 48).

La trahison de Pierre a également lieu au milieu de la nuit : "Cette nuit, tu me trahiras". (Mc 14, 30 ; cf. Mt 26, 34 ; Jn 18, 17.25-27), comme si les ténèbres denses agissaient comme une matrice immonde gardienne d'une réalité aussi mauvaise et blasphématoire : "Voici votre heure, voici l'empire des ténèbres" (Lc 22, 53). Et Jésus nous avertit d'un fait historiquement incontestable, dont chacun de nous est un témoin quotidien étonné et impuissant : "Les enfants de ce monde (...) sont plus rusés que les enfants de la lumière" (Lc 16, 8). "La lumière brille dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas reçue " (Jn 1, 5). "Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, afin que celui qui croit en moi ne reste pas dans les ténèbres" (Jn 12, 46). Si, d'une part, cela nous cause du chagrin à cause de notre complicité et de notre complaisance avec le mal, d'autre part, Paul rétablit notre espérance perdue, en nous rassurant que nous aussi, nous avons été éclairés par le Christ, de manière à être totalement transformés des ténèbres en lumière : "Vous êtes tous des enfants de lumière et des enfants du jour ; nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres" (1 Th 5, 5) et cela parce que Dieu "habite dans une demeure inaccessible de lumière" (1 Tm 6, 16).

Sens et signification de la nuit de l'esprit

Pour ceux qui ne la considèrent que de l'extérieur, la vie mystique pourrait véhiculer l'idée d'une île heureuse, une sorte de "Paradis sur terre" enviable, où le croyant, comblé de grâces, n'a qu'à les accueillir d'un cœur humble et reconnaissant, en se laissant porter par elles jusqu'à l'union avec Dieu. Seuls les mystiques ont vu ce que les autres ne voient pas et ont expérimenté ce qui ne peut être expérimenté. Mais une telle interprétation de la "vie mystique" ne correspondrait pas à la vérité et donnerait donc une idée fautive et trompeuse de cette réalité. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter le magistère autorisé des mystiques-docteurs de l'église. La joie que Dieu a accordée aux mystiques ne nous donne qu'une faible idée des joies indicibles qui seront finalement une réalité commune pour tous dans l'eschatologie finale, mais avant d'y parvenir, les mystiques ont dû affronter et surmonter les purifications les plus douloureuses et les plus difficiles. C'est une pure présomption que d'aspirer à la vie mystique sans passer au préalable par une ascèse sévère et rigoureuse. Mais à mesure que la vie devient plus austère et que les mortifications de nos appétits désordonnés s'intensifient, les grâces de Dieu deviendront de plus en plus importantes. Les faveurs divines ont une identité propre et unique : elles blessent le cœur comme les avertissements les plus sévères qui ne sont jamais oubliés. Celui qui s'accroche à des joies sensibles, Dieu refusera de lui accorder ses joies les plus pures et les plus élevées, mais si le croyant est fidèle, Dieu le configurera intimement à Lui, car Dieu-Amour trouve des égaux ou fait des égaux.

Dans l'Évangile, Jésus avait mis en garde les disciples de tous les temps contre les illusions faciles mais trompeuses : "Si quelqu'un ne renaît pas d'en haut, il ne peut pas voir le Royaume de Dieu" (Jn 3,3 ; cf. 4-8). Une condition préalable et indispensable à la renaissance est donc de mourir à soi-même : "Si le grain de blé tombe en terre et ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui hait sa vie dans ce monde la gardera pour la vie éternelle" (Jn 12, 24-25).

Mourir à soi-même pour renaître en Dieu est une condition essentielle pour tous les chrétiens, sans rabais ni raccourcis. Les mystiques n'en sont pas exempts, en effet, précisément parce que la vie mystique est une forme très particulière d'union avec Dieu, et qu'elle ne peut être atteinte qu'au moyen d'un dépouillement intérieur profond et continu. Les mystiques, plus encore que les autres croyants, sont soumis aux dures exigences de l'ascétisme évangélique : " Pour parvenir à l'union avec Dieu, l'âme doit passer par cette nuit obscure, c'est-à-dire par la mortification des appétits et le renoncement à tous les plaisirs dérivant des biens sensibles, pour la raison suivante : toutes les affections qu'elle a pour les créatures sont de dures ténèbres devant Dieu. Tant que l'âme en est enveloppée, elle ne peut être éclairée et possédée par la lumière pure et simple de Dieu. Elle doit donc d'abord s'en débarrasser, car la lumière ne peut être avec les ténèbres. Le croyant s'efforcera de rechercher la pauvreté spirituelle et la nudité des sens, qui consiste en un désir sincère d'aller à Dieu, dépourvu de tout soutien et de tout confort, qu'il soit extérieur ou intérieur. Plus on se dépouille de soi-même, plus grandit en soi la fascination pour le mystère ineffable de Dieu, qui donne une connaissance pure, spirituelle, joyeuse, pleine d'un amour qui satisfait l'âme. Poussé sans relâche par l'amour, le cœur se dilate ; le Seigneur se penche sur le disciple bien-aimé et se révèle à lui dans une intimité jusqu'alors inconnue : " Ma nuit ne connaît pas de ténèbres, tout brille de lumière. " Cette communion intime avec Lui, lui donnera la force et la ténacité nécessaires pour supporter les épreuves les plus dures et les affronter avec les efforts les plus courageux. Expérimenter en soi le charme irrésistible de la présence de Dieu est un signe que la vie mystique a déjà commencé. Il faut toutefois se rappeler que la grâce de Dieu sans notre collaboration ne nous mènera nulle part. En fait, les grâces singulières de Dieu devront être assorties d'une générosité sans pareille. La fin de la vie mystique est l'identification de la volonté humaine avec la volonté divine, c'est pourquoi les mystiques chrétiens seront des imitateurs et des continuateurs de Jésus-Christ, leur archétype et le seul mystique parfait.

À "l'école des mystiques", nous tenterons de comprendre en quoi consiste la vie mystique et d'identifier les caractéristiques requises de ceux qui veulent aller jusqu'au bout de ce chemin semé d'embûches qui mène à l'union transformatrice et unificatrice avec Dieu.

Pour saint Jean de la Croix, la vie mystique a une double signification doctrinale, que nous pouvons distinguer comme suit :

1. Une valeur éthico-morale, qui rappelle aux croyants qu'ils doivent devenir de plus en plus dignes de Dieu (cf. Lv 11,44). A ce niveau, le croyant fait une expérience vive de ses péchés, car ils déplaisent à Dieu au plus haut point, et cela constitue pour lui une lente et douloureuse agonie intérieure. Il aime tellement Dieu qu'il donnerait volontiers sa vie pour l'apercevoir, même s'il sait qu'il ne peut pas le supporter (cf. Ex 33, 20).

2. Une valeur ascético-spirituelle, qui souligne l'inconciliabilité de l'amour de Dieu avec l'amour de soi. Cette doctrine met en évidence le lien entre la purification et la contemplation mystique, entre la voie purgative et la voie unitive ou de communion. Nous devons considérer non seulement ce que Dieu exige de nous, pécheurs, mais aussi cette exigence fondamentale d'initiation à ce genre de vie qu'Il réserve à ses Amis (cf. Jn 15,15). Dieu ne pourra les attirer efficacement à lui que s'il les rend toujours plus dignes de lui, c'est-à-dire qu'il les rend 'capax Dei'. C'est une grave déception que d'essayer d'échapper à cette logique ou de rêver à un moyen plus facile de remplacer cette conversion lente et coûteuse à la nature humaine. En effet, à la fin, seuls " ceux qui ont le cœur pur " (Mt 5, 8) seront admis à contempler le visage brillant et amical de Dieu : " Mon cœur brûle : je veux voir mon Seigneur " (cf. Ps 11, 7 ; 17, 15). L'ascèse requise par cette doctrine est très exigeante, mais la joie intérieure qu'elle transmet est un avant-goût de cette joie indicible de l'union avec Dieu, dont nous jouirons au jour de la parousie finale, lorsqu'au moment où le Seigneur apparaîtra "Il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront plus besoin de la lumière d'une lampe, ni de la lumière du soleil : le Seigneur Dieu les éclairera, et ils régneront pour les siècles des siècles" (Ap 22,5). (Ap 22,5) ; il nous présentera la plénitude de ses dons et nous le contemplerons tel qu'il est vraiment : "A ta lumière nous verrons la lumière" (Ps 36,9).

Au cours de la purification passive, le croyant éprouve de temps à autre de fortes angoisses et des douleurs de mort, qui préfigurent le caractère particulièrement douloureux et purificateur de la nuit spirituelle. Pour les croyants qui ne sont pas appelés à un degré aussi élevé d'intimité avec Dieu, la nuit de la purification sera brève mais fréquente ; en revanche, pour ceux que Dieu appelle à des degrés très avancés d'union avec Lui et qui ont la grâce de répondre avec disponibilité, générosité et constance, la nuit de l'esprit sera longue et terrifiante, au-delà des mots : "Mon âme soupire après toi la nuit" (Is 26, 9). (Is 26,9). Au début de la vie mystique, Dieu demande au croyant de se donner : un abandon total et inconditionnel. Elle exige la docilité héroïque de ceux qui ne refusent pas le moindre sacrifice au Seigneur. Dans ces caractéristiques, nous pouvons trouver ce mystère de douleur et de joie qui caractérise la vie du croyant chrétien.

Objectifs de la nuit spirituelle

La nuit des sens et la nuit de l'esprit constituent le double rôle de la purification passive. *La nuit des sens* n'est que la première étape d'un long chemin de foi, que le croyant doit poursuivre pour parvenir à une union transformatrice avec Dieu. La purification des appétits sensibles est déjà une grande grâce. Mais tant que le croyant n'a pas été purifié par ce feu divin qui consume et ne se consume pas (cf. Ex 3, 2), il est indigne et incapable d'approcher Dieu. Cette phase douloureuse de purification passive vise à la transformation lente mais progressive du croyant. Paradoxalement, l'instrument que Dieu utilise pour purifier le croyant est la contemplation même à laquelle il aspire passionnément de toutes ses forces. Le but ultime de ses aspirations devient en même temps le cruel instrument de ses souffrances les plus intimes : "Je ne veux pas, je ne veux pas parler de ce souffle,

plein de bonté, de gloire et d'amour si délicat de Dieu pour l'âme, parce que je sais parfaitement que je ne sais pas le faire, et que, même si j'en parlais, mes mots n'exprimeraient pas ce qu'il est vraiment. C'est une effusion de Dieu dans l'âme, par l'éveil de la connaissance sublime de la divinité. Le Paraclet, en effet, y insuffle dans la même proportion l'intelligence et la connaissance de Dieu. A ce moment-là, Dieu l'absorbe très profondément dans l'Esprit Saint, le faisant tomber amoureux d'une perfection et d'une délicatesse suprêmes, correspondant à ce qu'il a vu en lui. Puisque c'est un souffle plein de bien et de gloire, l'Esprit Saint remplit cette âme de bien et de gloire, la faisant tomber amoureuse de Lui-même, plus qu'on ne peut le dire ou le sentir, tandis qu'Il l'immerge dans les profondeurs de Dieu".

L'aspiration incessante, la ferveur intérieure pour parvenir à la communion avec Dieu sont si exigeantes pour la pauvreté constitutive du croyant, qu'elles sont d'abord une cause de souffrance aiguë. "Le Seigneur opère la spoliation de leurs facultés, de leurs affections et de leurs sentiments, tant spirituels que sensibles, tant externes qu'internes. Il laisse l'intelligence dans l'obscurité, la volonté dans l'aridité et la mémoire dans le vide ; il jette les affections de l'âme dans la plus profonde affliction, amertume et angoisse ; il prive l'âme du sentiment et du goût qu'elle éprouvait autrefois pour les biens spirituels. Cette privation est une des conditions requises pour que la forme spirituelle de l'esprit, qui est l'union de l'amour, soit introduite dans l'âme et s'y unisse. C'est ce que le Seigneur opère en elle par la contemplation pure et obscure. La douleur que le croyant éprouve est si intense qu'il a même l'impression que Dieu s'est retourné contre lui et que lui, à son tour, s'est retourné contre Dieu. Le croyant a même le sentiment que Dieu l'a abandonné : "Tes pas sont restés invisibles." (Ps. 76,20) ; c'est un sentiment si désolant et si pénible qu'il s'écrie dans une colère à peine contenue : "Seigneur, pourquoi m'as-tu pris pour cible, et suis-je devenu un fardeau pour moi-même ?" (Jb. 7, 20). "Quand le Christ appelle un homme, il lui demande de venir mourir", écrivait Dietrich Bonhoeffer au plus fort de la guerre mondiale. La souffrance a pour but de fortifier intérieurement le croyant, en lui faisant faire l'expérience de sa propre pauvreté inhérente, de telle sorte qu'il ne puisse pas supporter, qu'il s'effondre devant la dureté de l'épreuve. Les sens et les facultés de l'âme sont annihilés, submergés, au point de provoquer une douleur si intense que si on laissait le choix au croyant, il préférerait sans doute la mort à cette lente et incessante agonie : "La mort plutôt que ces douleurs" (Jb 7,15). Personne ne pourrait supporter une telle agonie s'il n'était pas soutenu par une grâce singulière. Cette grâce lui est conférée par son union intime avec Dieu.

Les actions accomplies par le croyant jusqu'alors apparaissent soudain dans toute leur dure réalité et le bien qu'il pensait avoir fait semble soudain s'évanouir. Ses actions, qui jusqu'alors étaient soutenues par tout ce qui habitait joyeusement sa mémoire, son imagination, sa perception sensorielle, sa capacité de relation, etc., échouent soudainement ; un abîme sans fond s'ouvre, un terrible vide existentiel, un abîme de pauvreté et de misère personnelle. L'intelligence ne perçoit que l'incertitude et le désarroi intérieur, précisément parce que Dieu purifie la sensibilité du croyant par l'aridité. Les facultés humaines, dépourvues de leurs capacités sensorielles et opérationnelles, tâtonnent dans une obscurité absolue. C'est un tourment indescriptible, plein de doutes, d'angoisses, de craintes, de désolations... C'est ainsi que Dieu purifie le croyant, en élaguant, en limant, en annihilant, en brûlant toutes ces valeurs qui constituent sa réalité sensible et affective. Cette purification a un double objectif :

1. c'est un dépouillement qui libère l'intellect de toute considération purement humaine afin de le familiariser avec les valeurs, les méthodes, les jugements et les critères de Dieu ;
2. c'est une purification qui guérit les blessures causées par l'orgueil et le carriérisme et rend le cœur pur et disponible pour travailler avec des objectifs transparents et libres.

Le chemin est long et ardu, mais il faut correspondre à ces purifications passives de Dieu avec une générosité humble et constante, sans rébellion intérieure et sans rien refuser à Dieu : nous devons

accepter sa main rude sur nous-mêmes. Il y en a très peu qui persévèrent jusqu'à la fin. Mais là où l'homme échoue, Dieu intervient pour le soutenir. Tout ce que Dieu demande au croyant est de s'abandonner aveuglément à lui et de lui faire crédit, en répétant avec Job : "Dieu peut me tuer, mais je mettrai mon espérance en lui" (Job 13, 15), ou comme le suggère le très actuel livre de prières du peuple d'Israël : "Espère dans le Seigneur, sois fort, que ton cœur se fortifie et espère dans le Seigneur" (Ps. 27, 14).

Cette purification inexorablement lente et douloureuse est œuvre de Dieu, elle ne doit donc pas être interprétée comme une négligence coupable ou une tiédeur de la part du croyant, due à un manque de ferveur ou de tension intérieure (cf. Ap 3,15-19). Au début de cette transformation, le croyant lui-même ne la comprend pas et n'en ressent pas du tout les bienfaits. Habitué comme il l'est aux consolations sensibles, il se remet à les chercher et lorsqu'il ne les trouve plus, ce manque lui procure un détestable sentiment de désorientation, de vide et de dégoût, mais s'il persévère avec courage, il commencera bientôt à goûter des joies qu'il n'a jamais connues auparavant. Le seul soutien efficace dans cette situation de désolation est la compagnie réconfortante et rassurante de la foi : "Dieu est ténèbres pour notre intelligence. La foi est le seul moyen par lequel Dieu se manifeste à l'âme dans la lumière divine qui surpasse toute intelligence. Ainsi, plus l'âme a la foi, plus elle est unie à Dieu. (...) "Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il existe". (Héb. 11,6), c'est-à-dire qu'il doit aller vers lui en marchant dans la foi. L'intellect doit rester dans les ténèbres et l'obscurité, ne se laissant guider que par la foi nue, car dans cette obscurité Dieu se communique à l'intellect et en lui il se cache."

Les ténèbres de l'aridité mystique, au lieu d'entraver, favorisent et intensifient l'action de Dieu dans le croyant. Le désir et le zèle de servir Dieu comme il le mérite vraiment sont si forts que le croyant s'indigne contre lui-même, se sentant incapable et inadéquat pour réaliser ses aspirations, aussi sincères soient-elles. Il n'a plus aucune forme de bienveillance complaisante à son égard et ne recherche plus le consentement des autres, préoccupé qu'il était auparavant par leur jugement et leur acceptation. Le croyant se soumettra avec docilité à Jésus-Christ et ne se permettra plus d'avoir une autre volonté que la sienne ; de nourrir une autre ambition que celle d'être intimement uni à Lui dans la vie et dans la mort.

Parfois, le croyant éprouve la douloureuse sensation que Dieu cherche par tous les moyens à l'humilier, à s'opposer à lui, à le crucifier... Le tourment qui en résulte dépasse de loin tout ce que le croyant a subi jusqu'alors. Rempli d'émotion, le croyant comprend la vérité des paroles de l'Écriture Sainte, selon lesquelles Dieu est Celui dont personne ne peut songer à résister à la colère : "Jusqu'à quand, Seigneur, seras-tu en colère, pour toujours ? ". Ta jalousie brûlera-t-elle comme le feu ?" (Ps. 78, 5) ; "Si tu considères les fautes, Seigneur, Seigneur, qui pourra résister ?" (Ps. 130, 3 ; cf. 2 Chr. 20, 6 ; Rom. 9, 19s ; Ap. 6, 17).

Jour après jour, le croyant expérimente avec une souffrance toujours plus grande son désir irréalisable de servir et d'aimer Dieu comme il le mérite. Il répond à cette épreuve cruelle en s'abandonnant à Dieu avec amour. Le croyant, plongé dans une longue nuit de ténèbres, fait l'expérience du feu dévorant de la purification passive qui le consume lentement comme dans une agonie sans fin. Mais à la fin, de manière totalement inattendue et imprévue, le croyant, encore tâtonnant dans l'obscurité et dans l'épreuve, se trouvera soudain pénétré, envahi, possédé, habité, inondé par la lumière enivrante de Dieu, alors que sa volonté était encore aride, désolée et inconsciente de son union avec Lui : " Je transformerai devant eux les ténèbres en lumière " (Is 42, 16). Un amour avide d'une intimité qui devient chaque jour plus impérieuse, dans la mesure où cet esprit filial se forme progressivement en lui, il peut enfin commencer à comprendre Dieu : "Mes passions ont été vaincues, il ne reste en moi aucune matière purificatrice. Il n'y a que le

gargouillement d'une eau vive qui murmure silencieusement en moi et me dit : 'Viens au Père' ". Cette agonie douloureuse, cette mort mystique sont le plus beau couronnement de la vie du croyant.

Teresa de Calcutta, Mère des pauvres : une lumière dans l'obscurité épaisse

Gonxha Agnes Bojaxhiu (Skopje 26 août 1910 – Calcutta 5 septembre 1997), qui devint Sr Teresa Mère des pauvres en 1948 par amour pour les derniers des derniers, partagea la pauvreté non seulement matérielle mais aussi spirituelle à tel point qu'elle fit l'expérience d'être abandonnée dans une terrible obscurité, au milieu des tourments de la solitude intérieure la plus sombre et presque désespérée : "J'ai crié vers le Seigneur, mais il ne m'a pas répondu." (Ps 17,42). Dans un dialogue-prière sincère avec Jésus-Christ, Mère Teresa a entendu ces mots précis qui lui étaient adressés : "Tu es la personne la plus inepte, la plus faible et la plus pécheresse, mais c'est précisément pour cette raison que je veux t'utiliser pour ma gloire. Pouvez-vous refuser ?" Mère Teresa s'est identifiée si étroitement aux plus pauvres des pauvres qu'elle a partagé leur sentiment aigu de n'être aimée ou prise en charge par personne. Elle a incarné l'idéal d'une foi inébranlable qui devient amour total dans l'humble diaconie des pauvres, auxquels il faut donner plus parce qu'ils sont le sacrement du Christ humilié et souffrant et que, pour cette raison, ils le représentent mieux que quiconque : "Il y a en moi une obscurité terrible, comme si tout était mort. Et c'est plus ou moins comme ça depuis que j'ai commencé mon travail. (...) Je suis comme dans un tunnel (...) Je murmure les prières de la communauté et j'essaie de tirer de chaque mot la douceur qu'il doit pouvoir donner, mais ma prière d'union n'existe plus, je ne prie plus". Mère Teresa a vécu jusqu'à l'extrême son amour pour le Christ et ses pauvres, sans être soutenue par une foi sensible en Dieu : "Tu m'as rejetée, non désirée et non aimée. J'appelle, je m'accroche, je veux, mais il n'y a personne pour répondre. Personne, personne. Seul... Où est ma foi ?... Même ici, dans les profondeurs, rien que le vide et l'obscurité. Mon Dieu, comme ça fait mal cette douleur inconnue... Pourquoi me tourmenter ? S'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'âme, et alors toi aussi, Jésus, tu n'es pas vrai... Je n'ai pas la foi. Pas de foi, pas d'amour, pas de zèle. Le salut des âmes ne m'attire pas, le Paradis ne signifie plus rien pour moi... Je n'ai rien, pas même la réalité de la présence de Dieu." Comment Mère Teresa a-t-elle pu associer l'obscurité de la foi au don inépuisable de tout son être aux autres ? La réponse jaillit spontanément de sa propre existence : susciter une œuvre nouvelle et plus grande dans l'Église, car rien ne vient à la lumière sans être d'abord payé cher. Écrivant aux sœurs de la Congrégation qu'elle a fondée pour leur offrir des lignes directrices afin de les aider aux frontières de la charité, Sœur Teresa, Mère des Pauvres, interprète la souffrance en termes de foi théologique et de coopération au plan de salut universel de Dieu pour l'humanité : "(...) sans la souffrance, notre travail ne serait qu'un travail social, très bon et utile, mais ce ne serait pas le travail de Jésus-Christ, il ne ferait pas partie de la rédemption. Jésus a voulu nous aider, en nous faisant partager sa vie, sa solitude, son agonie et même sa propre mort."

Benoît XVI, lors de l'Agora des jeunes dans la plaine de Montorso, près de Loreto (1er et 2 septembre 2007), a dit précisément à ce sujet : "Nous tous, même si nous sommes croyants, nous connaissons le silence de Dieu. Il y a peu de temps, un livre a été publié sur les expériences spirituelles de Mère Teresa et ce que nous savions déjà est montré encore plus ouvertement : avec toute sa charité, sa force de foi, Mère Teresa a souffert du silence de Dieu." Le sujet abordé par le Pape à propos de l'expérience de Mère Teresa du silence prolongé de Dieu dans son existence, nous amène directement au cœur des questions que nous analysons ici et qui est "Dieu qui est caché". "Le silence et le vide sont si grands, que je regarde mais ne vois pas, j'écoute mais n'entend pas." C'est une douleur lacérante de la "présence-absence" de Dieu, qui est certainement vivante dans les profondeurs de l'âme, bien qu'elle ne l'expérimente pas. Cela équivaut à un véritable martyr intérieur pour ceux qui ne perçoivent pas Dieu et éprouvent ce terrible et insupportable sentiment de vide : " (...) quand j'essaie d'élever mes pensées vers le ciel, le vide est si écrasant, que ces mêmes pensées reviennent comme des poignards acérés et blessent mon âme. On me dit que Dieu m'aime.

Et pourtant, la réalité de l'obscurité, du froid et du vide est si grande que rien ne touche mon âme. Ai-je eu tort de me rendre si aveuglément à son appel ?"

En préparation du troisième millénaire chrétien, Jean-Paul II avait déjà abordé le thème de la nuit noire ou de l'épreuve douloureuse de la foi : "(...), une aide significative peut nous venir de ce grand héritage qu'est la "théologie vécue" des saints. Ils nous offrent des indications précieuses qui facilitent l'accueil de l'intuition de la foi, et cela en vertu des lumières particulières que certains d'entre eux ont reçues de l'Esprit Saint, ou encore par l'expérience douloureuse qu'ils ont faite eux-mêmes de ces terribles états d'épreuve que la tradition mystique qualifie de "nuit obscure". Il n'est pas rare que les saints fassent une expérience similaire à celle de Jésus sur la croix, dans l'entrelacement paradoxal de la félicité et de la douleur. Dans le "Dialogue de la Divine Providence", Dieu le Père montre à Catherine de Sienne comment, dans les âmes saintes, la joie peut être présente en même temps que la souffrance : "Et l'âme est bienheureuse et douloureuse : douloureuse pour les péchés du prochain, bienheureuse pour l'union et l'affection de charité qu'elle a reçue en elle-même. Ils imitent l'Agneau immaculé, mon Fils unique, qui sur la croix a été béni et douloureux". De même, Thérèse de Lisieux a vécu son agonie en communion avec celle de Jésus, vérifiant en elle précisément le paradoxe de Jésus béni et angoissé : "Notre Seigneur, au jardin des Oliviers, a joui de toutes les joies de la Trinité, mais son agonie n'en a pas été moins cruelle. C'est un mystère, mais je vous assure que, d'après ce que je ressens moi-même, j'en comprends quelque chose". Il n'est pas rare que les saints aient expérimenté dans leur âme l'angoisse du Christ sur la Croix : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (Ps. 22). Mère Teresa est unie à Jésus précisément à cause d'une foi et d'un amour qui lui font partager l'expérience de Jésus à Gethsémani et sur la Croix. C'est l'obscurité dense des périodes de sécheresse spirituelle, de désolation intérieure, de manque d'élan pour la prière, de l'expérience de l'éloignement et parfois même de l'absence totale de Dieu : " Seigneur, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ". J'étais l'enfant de Ton amour, maintenant le plus haï, celui que Tu as rejeté, écarté, jeté comme non désiré et non aimé. J'appelle, je m'accroche, je veux, mais il n'y a personne pour répondre. Personne, personne. Seul, où est ma foi ? Même ici, dans les profondeurs, rien que le vide et l'obscurité. Mon Dieu, comme cette douleur inconnue fait mal... Je n'ai pas la foi. Je n'ose pas exprimer les mots et les pensées qui encombrant mon cœur et me font souffrir une agonie indicible."

Thérèse avait sacrifié par amour des plus pauvres la connaissance et la consolation de l'union avec Dieu, alternant la douleur atroce de cette perte avec le désir très fort de Dieu, un désir inextinguible de Lui : " Si la douleur et la souffrance, mon obscurité et ma séparation d'avec toi te donnent une goutte de consolation, mon Jésus, fais de moi ce que tu veux... Imprime dans mon âme et dans ma vie les souffrances de ton cœur... Je veux assouvir ta soif avec chaque goutte de sang que tu peux trouver en moi ". Ne t'inquiète pas de revenir bientôt : je suis prêt à t'attendre pour l'éternité." "Je veux aimer Jésus comme il n'a jamais été aimé par personne auparavant. (...) Si je deviens un jour un saint, je serai certainement un saint des ténèbres. Je continuerai à être absent du Paradis, pour donner la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres sur la terre. Je veux souffrir pour l'éternité, si c'est possible." Et sa solidarité avec les plus pauvres des pauvres, en particulier avec Celui qui, de riche, s'est fait pauvre pour nous (cf. 2 Co 8, 9), va jusqu'aux conséquences extrêmes : "J'en suis venue à aimer les ténèbres, parce que je crois qu'elles sont une partie, une toute petite partie, des ténèbres et de la souffrance de Jésus sur terre... Aujourd'hui, je ressens une joie profonde, celle de savoir que Jésus ne peut pas souffrir davantage que son agonie, mais qu'il veut la souffrir précisément à travers moi."

Au terme de sa recherche de Dieu, il est permis à Thérèse de plonger ses yeux assoiffés dans la vision de ce visage du plus beau des fils de l'homme (cf. 45, 3), non plus dans la fatigue de sa tension intérieure continuelle, mais dans l'intimité de la communion sponsale avec le Logos (λόγος) du Père :

"Comme une femme abandonnée et à l'âme affligée, le Seigneur t'a rappelé. La femme mariée dans sa jeunesse est-elle répudiée ? Dit votre Dieu. Pendant un bref instant, je t'ai abandonné, mais je te reprendrai avec grand amour. En colère, je t'ai caché mon visage pendant un petit moment. Mais j'ai eu pitié de toi avec une affection éternelle, dit ton rédempteur, le Seigneur." (Is. 54, 6-8)

La nuit apostolique

Chez saint Jean de la Croix et chez sainte Thérèse de Jésus, "la Doctora y Maestra Mistica de la vida espiritual", la vie mystique est essentiellement une vie de prière. La vie mystique est essentiellement une vie de prière. Nous devons cependant, sans rien enlever à l'enseignement de ces docteurs autorisés, élargir notre horizon si nous ne voulons pas réduire le large éventail des expériences mystiques à cette seule typologie, aussi importante soit-elle ; si non, nous risquons d'imposer une telle rigidité à la direction spirituelle des fidèles qu'elle finirait par restreindre ou annuler l'action même de Dieu, auteur et libre dispensateur de tous les charismes.

Dans l'Église, il n'y a pas seulement la vie mystique de la contemplation et de la prière, mais il y a aussi une mystique apostolique comme celle de Paul de Tarse, premier idéologue de la missiologie et du processus lent mais irréversible d'inculturation de l'Église (cf. Ac 17, 22-28), Bartolomé de Las Casas, Turibius de Mogrovejo, Vincent de Paul, Marie de l'Incarnation, Rosa Filippina Duchesne, Paul de la Croix, Justin de Jacobis, Daniel Comboni, Charles de Foucauld, etc... qui furent de grands mystiques malgré le fait que leur itinéraire spirituel ne soit pas exactement le même que celui des grands docteurs et mystiques du Carmel.

Dans la première moitié du XVIIe siècle, Michel Wadding, après avoir décrit la purification passive des contemplatifs, évoque la différence entre celle-ci et les épreuves très dures que devaient affronter les missionnaires aux frontières : " Pour tous ceux que Dieu traite différemment, il leur fait quelquefois souffrir un abandon plein de désolations ; mais les moyens les plus communs de leur purification sont les persécutions, les abominations, les ignominies, le labeur continu des voyages, les dangers sur terre et sur mer, les calomnies contre eux, les jalousies, les contradictions. Et c'est le chemin qu'ont emprunté Paul, Athanase, Thomas, Bonaventure, Ignace, François Xavier, etc..". Cette dernière réflexion du missionnaire jésuite, irlandais de naissance mais mexicain d'adoption, est d'une importance fondamentale, car, selon lui, l'homme apostolique est mis à l'épreuve par Dieu de manières différentes, mais non moins réelles que celles utilisées pour ceux qui se consacrent exclusivement à la contemplation et à la prière. L'aspect le plus original de la doctrine de Michel Wadding, qui mérite d'être approfondi, réside dans son interprétation des souffrances apostoliques comme l'équivalent d'une purification passive pour initier le missionnaire à la contemplation infuse. Mais écoutons ce que l'auteur lui-même a à dire à ce sujet : "J'ai connu plusieurs de ces missionnaires à qui Dieu a accordé le plus haut degré de contemplation infuse, déversant sur eux dans leurs misérables taudis l'abondante moisson qu'ils avaient semée avec tant de générosité dans leurs stations missionnaires dispersées...". Selon M. Wadding, il y a d'importantes grâces mystiques dans la vie des missionnaires et, à leur tour, elles sont aussi un soutien important à leur travail et constituent leur récompense. Dans le ministère apostolique, l'amour de Dieu brille d'une splendeur si pure et si intense qu'elle est comparable à la contemplation des plus grands mystiques de l'Église.

Les adversités que les missionnaires devaient affronter pour la prédication de l'Évangile étaient destinées à les purifier en profondeur, ainsi qu'à leur transmettre une conscience vive de leurs limites et à les exercer à toute forme de vertu. Mais ces dépossessions ne suffisent pas ; les apôtres, persécutés et opprimés par un labeur continu, en viennent à se considérer véritablement comme "les déchets du monde, comme les déchets de tous" (1 Co 4, 13). Au cours de sa vie, l'Apôtre des Gentils a été soumis à toutes sortes d'épreuves et son corps a été rendu encore plus fragile par sa maladie : "une épine a été mise dans ma chair, un envoyé de Satan pour me gifler" (2 Cor 12,7). Paul, après avoir imploré Jésus-Christ de le délivrer des constantes afflictions de son corps : "Qui

me délivrera de ce corps de mort ?" (Rm 7, 24), il s'est entendu dire, non sans une certaine dureté inhabituelle : "Ma grâce te suffit, car ma puissance se manifeste pleinement dans la faiblesse" (2 Co 12, 9).

Dieu le Père veut que chaque apôtre de l'Évangile soit configuré à son Fils unique, qui, pour sauver le monde, "s'est détruit lui-même en prenant la forme d'un esclave" (Ph 2,7). En effet, de même que le Christ a racheté le monde dans l'expérience douloureuse de son abandon au Père sur la croix, de même ceux qui se consacrent au ministère apostolique dans les missions doivent revivre son même mystère de douleur et de mort : "En nous agit la mort, en vous la vie" (2 Co 4, 12). Ce fait peut être une leçon et un encouragement pour les missionnaires qui, engagés dans la prédication de l'Évangile, poursuivent leurs efforts dans la nuit obscure de l'esprit, sans ressentir la moindre consolation de la part du Maître qu'ils prêchent avec tant de zèle. Le missionnaire que le Seigneur fait participer à sa passion peut faire siennes les paroles de Paul : "J'ai été crucifié avec le Christ, et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi" (Gal. 2, 20). Si nous, chrétiens, avons fait l'expérience du prix à payer pour la sainteté de l'Église, nous aurions beaucoup plus apprécié la "mirabilia gesta" des témoins audacieux de la foi et leur confession d'appartenance inconditionnelle au Christ et à sa sainte Église.

La vie mystique façonne l'action de l'apôtre par le Christ, de telle sorte que le Christ non seulement associe l'apôtre à son plan de salut universel, mais plus encore l'unit et agit par lui. C'est en vue de cette fin spécifique que Dieu continue à modeler l'Apôtre à l'image du Christ, l'Apôtre du Père par excellence (cf. He 3, 1), afin de le transformer en un instrument approprié pour le salut de tous les peuples. Il est nécessaire que l'Apôtre se dépouille de toute forme de protagonisme narcissique et de visions trop individualistes dans la réalisation de "ses" projets pastoraux.

La purification sera effectuée par l'Esprit Saint, à travers la contemplation intime et l'action apostolique, ainsi que l'opposition farouche des hommes (cf. Jn 15, 20), les incompréhensions, les rejets et les maladies, mais toujours en portant des fruits abondants de salut, dont Dieu seul peut s'attribuer le mérite. Le Christ Jésus, en utilisant l'apôtre pour le salut de l'humanité, se révèle comme le Bon Pasteur à imiter (cf. Jn 10, 11. 14-18) et le Chemin sûr à parcourir (cf. Jn 14, 6).

Les innombrables privations auxquelles le missionnaire est appelé à faire face n'ont pas pour but une contemplation plus intense et plus parfaite, comme dans les canons classiques de la théologie ascétique et mystique, mais elles permettent à 'l'homo apostolicus' d'être toujours plus docile, apte et disponible à l'action missionnaire de Jésus-Christ, qui, grâce à la collaboration généreuse de l'apôtre, réalisera son plan de salut pour toute l'humanité.

Exemplaire en Saint Daniel Comboni (1831-1881)

Dès le début de sa vie missionnaire (1857), Comboni ressentait très fortement la dépossession que Dieu lui demandait avec une insistance croissante. Lui, le seul fils restant d'une nombreuse progéniture, pensant à l'insupportable sacrifice de la séparation de ses parents désormais âgés, seuls et sans aucun soutien économique, commentait ainsi en écrivant au curé de sa ville natale : " Sauf que deux grandes difficultés m'effraient, sans lesquelles je ne me résoudrai certainement pas à aller à la Mission, et elles sont toutes deux redoutables. La première est la pensée d'abandonner deux pauvres parents qui n'ont pas d'autre confort dans ce pays que celui d'un fils unique". Mais, accroché à sa foi, il a trouvé le courage et la prophétie du disciple qui suit le Maître qui appelle avec insistance : "Je suis martyr par amour des âmes les plus abandonnées du monde et vous devenez martyrs par amour de Dieu, en sacrifiant un fils unique pour le bien des âmes. Mais prenez courage, mes chers parents." Comboni a beaucoup souffert de cette douloureuse séparation, mais il ne s'en est jamais plaint, au contraire, il a toujours béni et remercié le Seigneur : "Béni soit le Seigneur qui m'a guidé sur le chemin de la Croix". Et plus tard, en apprenant la douloureuse nouvelle de la mort

de sa mère, elle écrit à son père Luigi, resté seul dans la grande maison vide de Limone sur Garda (Brescia) : "Ah ! ma mère n'est donc plus ? Donc la mort inexorable a coupé le fil aux jours de ma bonne mère.... Vous êtes donc réduit à être seul, après avoir vu autour de vous le groupe heureux de sept enfants, caressés et aimés par elle, que Dieu a choisie pour être la compagne indivisible de vos jours ? Oui, par la miséricorde divine, la chose est ainsi. Béni soit à jamais ce Dieu qui l'a voulu ainsi : béni soit cette main providentielle qui a daigné nous visiter sur cette terre d'exil et de pleurs".

C'est ainsi que Dieu a préparé Comboni pour l'apostolat missionnaire en Afrique. En le purifiant par des choix difficiles à faire et par le sacrifice des affections les plus sacro-saintes et légitimes, Dieu l'a tempéré pour que son engagement missionnaire devienne l'action même du Christ pour les peuples d'Afrique. Face aux exigences de sa vocation missionnaire 'ad gentes', Comboni avait compris très tôt qu'il devait tout recommencer : il devait naître de nouveau (cf. Jn 3,3), il devait redevenir un enfant (cf. Mt 18,3), et enfin il devait tout abandonner, oui tout, y compris ses parents (cf. Mt 10,37 ; 16,24 ; Lc 14,26 ; Jn 12,24-26). Une mission de désappropriation, de vidage de soi (gr. kénōsis : κένωσις), d'humble service pour la venue du Royaume de Dieu parmi les hommes. Au fil du temps, ces sentiments ont transformé Comboni, faisant de lui un "homo novus" bâti sur la solidité granitique de la foi. Mais il n'y avait dans tout cela ni auto-exaltation ni zèle soudain du néophyte un peu naïf et intégriste. Comboni savait par expérience que pour amener les peuples d'Afrique au Christ, il y avait un besoin urgent de la grâce de Dieu. Bien que le Christ soit mort en versant son sang pour le salut de tous, tous les peuples de la terre ne sont pas conscients de ce don gratuit et extraordinaire. C'est pourquoi la plainte sincère commune aux prophètes et aux apôtres est répétée et répétée encore et encore à travers les siècles : "Seigneur, qui a cru à notre prédication ?" (Is. 53, 1). Les Apôtres ressentent directement l'incrédulité et le rejet de l'Évangile par une grande partie de l'humanité : "Mais tous n'ont pas obéi à l'Évangile" (Romains 10, 16), ce qui correspond à une détermination encore plus ferme de proclamer l'Évangile du Christ partout et à tous. C'est aussi à cause de cet aspect de l'œuvre missionnaire universelle que Comboni, dans les Règles de l'Institut (1871), avait légué à ses missionnaires en particulier, mais aussi à l'Eglise missionnaire en général : "Ils formeront cette disposition essentielle en ayant toujours les yeux fixés sur Jésus-Christ, en l'aimant tendrement et en s'efforçant de comprendre de mieux en mieux ce que signifie un Dieu mort sur la croix pour le salut des âmes". Ces paroles en rappellent d'autres, beaucoup plus anciennes et faisant autorité, mais en étonnante harmonie entre elles : "Celui qui veut vraiment honorer la passion du Seigneur doit regarder Jésus crucifié avec les yeux du cœur, afin de reconnaître dans sa chair sa propre chair (...). La victoire de la Croix n'est refusée à personne (...). Le sang sacré du Christ a éteint le feu de cette épée qui barrait l'accès au royaume de la vie".

Cette conviction a transpercé son cœur, son âme et son esprit d'une souffrance intérieure aiguë : "Si tu veux guérir une blessure, il est médecin". Quand on est frappé par la fièvre, il est une fontaine. Si l'iniquité t'opprime, il est la justice. Quand vous avez besoin d'aide, il est la force. Quand tu crains la mort, il est la vie ; Quand tu aspiras au ciel, il est le chemin. Si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière ; si vous avez faim, il est la nourriture." Ainsi, l'adhésion intime de Comboni au plan de salut réservé par la grâce du Christ aux Africains l'a conduit à consacrer sa vie à faire cause commune avec ceux qui étaient considérés comme les plus pauvres parmi les pauvres de son temps, parce qu'il leur manquait la seule richesse qui pouvait les transformer en enfants de Dieu : la foi. Au cours de sa vie courte mais intense, quelques rayons de lumière parviendront à percer la nuit dense et épaisse de son âme, mais ce ne seront que des rayons fugaces et sans lendemain : "Je me suis attaché à réfléchir sérieusement si, compte tenu de ma nullité et de ma faiblesse, je peux encore être vraiment utile à l'apostolat africain, qui est sans doute le plus ardu et le plus épineux de la terre, ou si, au contraire, je lui serai nuisible ; D'autant plus que maintenant, à cause de tant de travaux, de privations, de maladies, de fièvres, de déchirements, de luttes et de contradictions soutenus pendant de nombreuses années, surtout dans la dernière période terrible de la famine et de la peste, je suis

devenu vraiment plus sensible aux coups de l'adversité, et beaucoup plus faible pour porter les croix. Mais comme il faut toujours se confier en Dieu et en sa seule grâce, et que celui qui se confie en lui-même se confie au plus grand âne de ce monde, dans la réflexion que les œuvres de Dieu naissent toujours au-dessous du Calvaire, et doivent être marquées du sceau adorable de sa Croix, j'ai pensé à m'abandonner dans les bras de la Divine Providence, qui est la source de la charité pour les misérables, et toujours la gardienne de l'innocence et de la justice ; et par conséquent à me remettre entre les mains de mes Supérieurs, véritables représentants de Dieu et Vicaire du Christ, qui est le seul qui puisse me donner la force de faire ce que j'ai fait. C., et de Votre Éminence R.ma, et du très éminent cardinal de Canossa par Votre Éminence et par le p.m. de vos vénérables prédécesseurs au gouvernement de la Sainte Congrégation dépêchés pour m'assister dans ma sainte entreprise". Il ne s'agit pas d'une considération isolée dans le vaste répertoire de ses écrits ; sa réflexion continue et se poursuit, mais toujours dans le même contexte. Sa Nuit Apostolique a maintenant atteint son apogée. Comboni était convaincu qu'il était l'obstacle le plus important sur le chemin de l'évangélisation des peuples africains, que Pie IX avait confié à son zèle missionnaire. De même que, paradoxalement, la contemplation finit par être l'instrument de purification du contemplatif, de même l'idéal apostolique devient l'instrument de purification de l'humble ouvrier de l'Évangile : " Au cours de mon entreprise ardue et laborieuse, il m'a semblé plus de cent fois que j'étais abandonné de Dieu, du Pape, des Supérieurs et de tous les hommes (...). Me voyant ainsi abandonné et désolé, j'ai eu cent fois la tentation la plus forte (...) de tout abandonner, de résigner mon travail à la Propagande [Fide n.d.r.], et de me mettre comme un humble serviteur à la disposition du Saint-Siège, ou du cardinal. Préf. ou un évêque. Eh bien, ce qui ne m'a jamais fait échouer dans ma vocation (...), ce qui m'a soutenu le courage de rester ferme à mon [post n.d.r.] jusqu'à la mort, ou jusqu'à différentes décisions du Saint-Siège, c'était la conviction de la sécurité de ma vocation, c'était toujours et toties quoties parce que le P. Marani m'a dit le 9 août 1857, après un mûr examen : 'votre vocation aux missions d'Afrique, est une des plus claires que j'ai vues"'. S'il est vrai que les mots révèlent le cœur d'un homme, cette lettre nous transmet la solitude sans bornes d'un homme brisé, qui a fait la terrible expérience d'être abandonné par Dieu, par les hommes, par tout le monde. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé plongé dans un amour douloureux, ou plutôt dans un amour douloureux. Une fois de plus, Paul suggère à Comboni les raisons de la foi pour vivre cette situation qui semblait n'avoir aucune solution ou alternative possible : "Je crois que les souffrances du moment présent ne sont pas comparables à la gloire future qui doit être révélée en nous. (...) Par ailleurs, nous savons que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, qui ont été appelés selon son plan. En effet, ceux qu'il a toujours connus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né parmi beaucoup de frères ; ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés" (Rm 8, 18, 28-30).

Ce qui est le plus surprenant, c'est que l'intensité et la fréquence de l'abandon, de la solitude, de la désolation... ont atteint leur maximum. Mais le cœur de l'amoureux est plein de ressources et étonne par sa capacité à savoir aimer sans cesse : "Mais je suis trop malheureux. Jésus m'aidera certainement, la Vierge Immaculée et Saint Joseph m'aideront : je remercie Jésus pour les croix, mais ma vie est un océan d'angoisse causé par ceux qui sont bons et qui m'aiment. Mon Dieu ! Cher Paradis (...). Mais mon cœur est pétrifié. Mais l'Afrique sera convertie, (...), et Jésus aidera à porter la croix. (...) Mais nous sommes prêts pour les croix. (...) priez pour moi, qui suis l'homme le plus affligé et découragé du monde, (...)". La mission ne peut être accomplie lorsque nous sommes forts et en sécurité, mais seulement lorsque nous sommes fragiles, désorientés, incapables d'aller de l'avant : "Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort" (2 Co 12, 10).

Comboni, en vertu de cette mort quotidienne, était devenu apôtre et missionnaire (cf. 1 Cor. 15,31 ; 2 Cor. 12,10). Acceptant de descendre jusque dans l'abîme de la kénose, il était bien conscient que

plus sa nuit apostolique était douloureuse et solitaire, plus l'aube radieuse de la résurrection était proche. La croix et la résurrection ne s'équilibrent pas. La résurrection domine et vainc la croix une fois pour toutes. La résurrection est le dernier mot du Kyrios de l'histoire, le dirigeant des âges, lors de l'humiliation du Fils unique de Dieu.

Le thème central du message missionnaire (Kèrygma : Κήρυγμα) est que le Christ est ressuscité ; cela signifie par conséquent que l'Église est appelée à vivre la vie de la résurrection "hic et nunc", et qu'elle est appelée à être dans le monde d'aujourd'hui un signe de contradiction face aux forces de la haine, de l'égoïsme assumé comme mode de vie, et de l'indifférence rampante de la société contemporaine.

Conclusion

Les mystiques chrétiens n'ont pas obtenu le privilège du martyr, mais ils ont imité la passion du Seigneur en tout et de près. Le Christ Jésus est le modèle unique, l'archétype de la contemplation et de la mission. C'est la marque de la mystique chrétienne, qui la distingue des mystiques des autres grandes religions de l'humanité, la rendant unique, singulière et non reproductible.

En réalité, les itinéraires mystiques mettent en évidence la multiplicité, la complémentarité, mais aussi la grande diversité des charismes, dons distingués de l'Esprit Saint accordés aux croyants individuels pour l'édification du peuple saint de Dieu. Ces dons, si riches et divers, servent de support à des grâces encore plus extraordinaires et élevées. L'idéal de la vie mystique est de parvenir à une union transformante avec Dieu par une vie de contemplation, d'agapè et d'humble diaconie des pauvres, authentique épiphanie du Christ sur terre, car "bien que riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, afin que vous vous enrichissiez par sa pauvreté" (2 Co 8, 9).

Seuls les mystiques ont été habilités par l'Esprit Saint à nous introduire dans ce "secretum" ou cet "absconditum", dans cet "intus" que nous avons osé violer avec une confiance filiale et confiante dans le Père céleste, qui vit dans le secret (cf. Mt 6,6). D'ici-bas, nous sommes capables de percevoir une anticipation des joies surnaturelles, de voir l'invisible, d'entendre le murmure imperceptible de Dieu qui s'offre à notre recherche, mais seuls les mystiques voient l'invisible, qui se distingue de toutes les réalités créées par sa capacité à rassasier le cœur inquiet et tourmenté de l'homme. Eux seuls perçoivent la faible voix de Dieu, qui n'écoute plus le bavardage bruyant et pétulant de nos discours inutiles et même de nos prières intéressées et monotones : " car nous ne fixons pas nos regards sur les choses visibles, mais sur les choses invisibles ". Les choses que l'on voit sont passagères, les choses que l'on ne voit pas sont éternelles" (2 Co 4, 18).

Père Antonio Furioli m.c.c.j